



Cerisy, décembre 2018

Chère Amie, cher Ami de Cerisy,

Permettez-nous de vous adresser, comme membre de l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy, un **compte-rendu des activités 2018 du CCIC**, précédé par des nouvelles de nos **publications récentes** et suivi de quelques **indications importantes**.

Notre **programme 2019** se trouve, sous une forme abrégée, ci-après à la page 12. Une version plus détaillée est progressivement mise en ligne sur notre **site internet** ([www.ccic-cerisy.asso.fr](http://www.ccic-cerisy.asso.fr)), où il est possible, d'ores et déjà, de la consulter.

S'agissant des **publications**, voici la liste des ouvrages 23 parus depuis décembre dernier: *L'Algérie, traversées* (Hermann), *Vers une république des biens communs?* (Les liens qui libèrent), *L'écriture du psychanalyste* (Hermann), *Europe en mouvement, 1. À la croisée des cultures ; 2. Nouveaux regards* (Hermann), *Freud et le langage* (Langage et inconscient), *Gestualités/Textualités en danse contemporaine* (Hermann), *Littératures et arts du vide* (Hermann), *Peter Handke. Analyse du temps* (Presses Sorbonne Nouvelle), *Kierkegaard, l'œuvre de l'accomplissement* (Classiques Garnier), *Machines. Magie. Médias* (PU du Septentrion), *La mésologie, un autre paradigme pour l'anthropocène? Autour et en présence d'Augustin Berque* (Hermann), *Jean-Paul Michel, la surprise de ce qui est* (Classiques Garnier), *Ce que la misère nous donne à repenser, avec Joseph Wresinski* (Hermann), *La guerre en Normandie (XIe-XVe siècles)* (PU de Caen), *S'orienter dans un monde en mouvement* (L'Harmattan), *Portraits dans la littérature. De Gustave Flaubert à Marcel Proust* (Classiques Garnier), *Saint Louis en Normandie* (Archives départementales de la Manche), *Life sciences, Information sciences* (ISTE éditions/Wiley, version anglaise), *Saussure et la psychanalyse* (Langage et inconscient), *Des sciences sociales à la science sociale* (Le Bord de l'Eau), *Qu'est-ce qu'un régime de travail réellement humain?* (Hermann). Signalons aussi *Jean Ricardou : du Nouveau Roman à la textique* (Hermann), livre qui reprend les 29 conférences présentées à Cerisy de celui qui fut aussi, pendant 30 ans, notre Conseiller à la programmation et à l'édition. Les tables des matières sont consultables sur notre site internet ([www.ccic-cerisy.asso.fr/publications.html](http://www.ccic-cerisy.asso.fr/publications.html)). D'autres publications, actuellement sous presse, paraîtront bientôt.

La **saison 2018** a bénéficié, dans l'ensemble, d'un temps fort agréable sans toutefois être trop chaud. Elle a offert des rencontres d'une belle variété qui ont connu des audiences contrastées : un total de 1256 personnes ont été accueillies sur une période de près de 5 mois. Mais la grève de la SNCF, jusqu'à la mi-juillet, a été un réel handicap tant pour les déplacements des participants que pour l'organisation du CCIC. En outre, quelques colloques ont pâti d'indisponibilités de leurs directeurs auxquelles il a fallu faire face. Parmi les points positifs, on peut noter la confirmation d'un nouveau type de rencontres réunissant chercheurs et artistes (souvent très jeunes) pour, au-delà des conférences-débats, vivre une expérience cerisyenne étendue à tout l'espace offert. Cette grandissante attention aux "lieux" nous a conduits à diversifier les partenariats locaux, avec des visites permettant aux colloquants d'apprécier la Normandie.

Voici, tenant compte de l'avis des responsables, un aperçu des vingt-quatre rencontres reçues à Cerisy, du 22 mai au 7 octobre, tantôt seules, tantôt en parallèle comme le permet depuis 2012 la salle de la "Laiterie".

En ouverture de la saison, le colloque **Art, littérature et réseaux sociaux** invitait à réfléchir aux relations entre l'art et l'industrie des réseaux sociaux. Les participants, dont beaucoup étaient à la fois artistes et chercheurs, ont pendant sept jours partagé des méthodes (de l'analyse sémiotique à la théorie critique, en passant par l'archéologie des media) afin de nourrir plusieurs champs de tensions liés à la pratique des réseaux sociaux. Des expériences de co-écriture ont été conduites avec les dispositifs Facebook, Twitter et Instagram. À partir des dissimulations et usurpations d'identité, des infiltrations ordinaires et extra-ordinaires qui caractérisent de nombreuses œuvres artistiques sur ces réseaux, le débat a porté sur la légitimité des faux-semblants, tandis qu'une vive attention s'est focalisée sur la capacité des machines à anticiper les tentatives de subversions. Installée dans le grenier, une exposition d'Art Minitel a rappelé que ces questions, qui ne datent pas d'hier, occupent aujourd'hui une ampleur égale à la dimension de l'Internet, ampleur que des cartographies savantes et poétiques ont tenté de mesurer. L'atelier DONC, tenu dans l'Estaminet et utilisant le procédé de la "mailing list", a proposé un réseau social "archaïque", le principe étant de permettre à chacun de commenter le colloque par l'envoi de courriels, aussitôt imprimés et exposés. Ce dispositif a permis de cristalliser la diversité des approches artistiques et théoriques. D'un point de vue général, l'activité artistique s'est trouvée affermir un positionnement militant, alors que l'activité théorique a conduit à en renforcer les arguments, l'une comme l'autre s'autorisant à rêver de reprendre un peu la main. Au-delà de cette parenthèse entre les murs du château, "à la fois douloureuse et enchantée" aux dires des organisateurs, se poursuit l'expérience de la pensée d'un monde autre...

**La Réforme en spectacles. Protestantisme et théâtre en Normandie et en Europe au XVI<sup>e</sup> siècle**, tel était le titre de la rencontre suivante, elle aussi de forme inédite, réunissant pendant quatre jours une quarantaine d'universitaires et d'artistes de la scène pour penser les relations entre le théâtre et le militantisme religieux, hier et aujourd'hui. Cerisy, au cœur de la Normandie protestante, s'est révélé un lieu privilégié pour redécouvrir à la fois le théâtre normand du XVI<sup>e</sup> siècle, l'un des plus importants du patrimoine français, et le rôle alors joué par les spectacles pour diffuser, soutenir ou combattre la nouvelle foi réformée dans toute l'Europe, au prix de scandales puis de guerres civiles. Des scientifiques venus de sept pays, des metteurs en scène et de jeunes comédiens se sont confrontés ensemble à la thématique de la propagation. La question "comment propager des idées religieuses par l'art au XVI<sup>e</sup> siècle et au XXI<sup>e</sup> siècle ?" a été l'objet de conférences suivies de débats dans la bibliothèque, tandis que les artistes ont investi les autres espaces du château avec des happenings inspirés des affrontements entre catholiques et protestants. Après avoir échangé, lors d'une exposition-performance, avec des élèves et enseignants du collège Anne Heurgon-Desjardins de Cerisy, invités à interpréter librement une pièce rouennaise condamnée pour blasphème en 1556, les participants ont assisté à la représentation de deux œuvres polémiques de ce temps, l'une normande, l'autre genevoise, à l'issue d'un travail de mise en scène expérimenté en quelques jours. Malgré le temps maussade et les difficultés de transport ferroviaire, ces journées ont été pour tous une intense période de travail, placée sous le signe du jeu et de l'échange amical. Elles ont ouvert des pistes fructueuses pour développer en France une méthode encore peu exploitée : la recherche-crédation à partir des patrimoines théâtraux anciens.

Puis ce fut au tour du colloque **Théorie critique des crises contemporaines** de s'installer dans la bibliothèque. Dans une ambiance studieuse, il a réuni une communauté enthousiaste composée de chercheurs, de doctorants et de quelques auditeurs venant de divers pays. Tous ont accepté, à l'invite des directeurs, de se consacrer à l'étude de la Théorie critique (du capitalisme, de la rationalité instrumentale, de la société administrée, de la culture de masse) et de la crise, généralisée et permanente, qui caractérise la société contemporaine. Y ont été abordés des thèmes allant des crises technoscientifiques et écologiques jusqu'à celles de la valeur et du travail en passant par la culture, la connaissance et la politique sans limiter les réflexions aux auteurs et aux textes classiques de la Théorie critique. Selon la formule de Cerisy, il a été possible de vivre des moments d'échanges d'une haute intensité lors de la traversée de la baie du Mont Saint-Michel, de soirées consacrées à la lecture, au jazz (avec un concert dans les caves) ou à de retentissants débats, une fois la nuit tombée, sur les terrasses du château... Cette semaine, pleine de promesses pour l'avenir, a déjà suscité des travaux communs au sein d'un "programme émergent" de recherches abrité par la MRSH de l'Université de Caen.

À la mi-juin, a été accueilli un premier couple de rencontres simultanées.

Dans la lignée des nombreux travaux portant sur le lieu qui se sont déroulés à Cerisy, le colloque **Saisir le rapport affectif aux lieux** a rassemblé des chercheurs d'horizons différents (de la géographie à la philosophie, des neurosciences à la littérature, l'économie, la sociologie et les sciences de l'action que sont l'architecture et l'urbanisme) en laissant une large place à l'art, tout en donnant la parole aux professionnels de la ville et des territoires. Le château de Cerisy et son parc ont paru tout désignés pour traiter de la question des affects, des sentiments et des émotions envers les lieux, mais aussi pour vivre, personnellement et collectivement, des "expériences affectives". Les échanges scientifiques n'ont pas, dans un premier temps, abordé cette question de front, se préoccupant plutôt d'ambiance ou d'atmosphère. Puis, selon une circulation de parole très libre, les orateurs comme les auditeurs se sont confrontés directement à la part affective du rapport aux lieux dans ses dimensions spatiale, sociale, temporelle, et psychologique. Enfin, les débats ont porté sur l'importance de la relation à soi, notamment dans certains ateliers visant à révéler nos affects. Ainsi la semaine fut rythmée par des lectures de textes littéraires, une "cartographie de soi", un atelier sur la photographie sensible du lieu, un jeu de reconstruction spatiale du château et des parcours sonores, un atelier avec les élèves du collège de Cerisy, une visite de la ville haute de Granville allant jusqu'à oser une expérience inédite (avec une guide aimable, et une autre... désagréable), montrant ainsi combien le rapport à soi est consubstantiel du rapport aux lieux. Le lieu, le thème, les participants ont composé l'alchimie d'une semaine sérieuse, conviviale, et inattendue en ce qu'elle a échappé, parfois, aux organisateurs. Elle a offert une expérience unique où chacun a pu vivre son rapport affectif aux lieux en même temps que d'en débattre, le vécu alimentant la parole, la parole permettant une mise à distance ou une exacerbation du vécu.

Parallèlement s'est tenu **L'art paléolithique au risque du sens**, thème qui, pour Cerisy où la Préhistoire n'avait encore jamais été abordée, était une première. L'objet de cette rencontre était de faire le point sur les principales hypothèses concernant le sens possible des œuvres paléolithiques de portée artistique qui, depuis plus d'un siècle, ne cessent de proposer leur énigme. Les meilleurs spécialistes étaient conviés à la déchiffrer, et notamment des préhistoriens qui se sont efforcés de cadrer la problématique en lui restituant toute sa complexité archéologique. Ainsi ont pu être ensuite passées en revue les hypothèses les plus saillantes : astronomie, chamanisme, psychanalyse, totémisme ou encore prémices de l'écriture. De la confrontation des points de vue, il est apparu que les diverses interprétations, loin d'être contradictoires, n'étaient pas incompatibles entre elles, et qu'elles exploraient peut-être des facettes différentes d'un même phénomène humain. Par-delà la question du sens, celle de la dimension proprement artistique des productions paléolithiques a bien sûr largement animé les débats. Qu'il se soit agi de reconstruire la possible généalogie du geste artistique, ou de montrer que c'était à partir de l'art moderne que la visibilité de l'art paléolithique s'était dégagée, c'est avant tout la modernité de ce dernier qui est apparue, en sa capacité à venir problématiser notre présent et même notre futur. À noter que, outre les conférences, ont pris place de nombreuses performances originales : une exposition photographique de l'artiste Claire Artemyz, deux "cartes blanches" offertes à deux écrivains passionnés d'art pariétal (Michel Jullien et Nathalie Léger-Cresson), et un "Paléoratorio" donné par les remarquables percussionnistes Mirtha Pozzi et Pablo Cueco qui a très convivialement réuni les participants de la rencontre voisine.

Durant la période suivante, deux nouveaux colloques ont été proposés "en parallèle".

Le colloque **Louis Althusser: politique, philosophie**, organisé à l'initiative de l'ENS et de l'IMEC, à l'occasion du centenaire du philosophe, a réuni une quarantaine de personnes venant de plusieurs pays (États-Unis, Grande-Bretagne, Espagne, Grèce, Italie, République Tchèque). Malgré de sérieuses difficultés de déplacement et de santé, le colloque a été une heureuse réussite de la pensée grâce à d'amples discussions et à des conversations se prolongeant le soir sur les terrasses du château, car le beau temps était de la partie. Par une belle journée ensoleillée, les participants ont été remarquablement accueillis à l'IMEC pour une table ronde sur certaines perspectives de recherche, une conférence sur le rôle de l'archive dans le récit biographique et une présentation des archives du philosophe. Parmi les interventions, certaines émanaient des survivants de l'aventure althussérienne, dont on a pu voir qu'ils n'avaient pas tout perdu de l'élan qui les avait jadis mis en

mouvement. D'autres, de la génération suivante, ont démontré que l'éclipse, pendant plus de trente ans, des thématiques althussériennes, avait constitué un temps nécessaire pour comprendre certains croisements de concepts, propres à la théorie critique du XX<sup>e</sup> siècle, et remonter à leurs sources classiques. Les plus jeunes chercheurs, enfin, ont montré la portée des problèmes posés par Althusser aux praticiens des sciences humaines, ainsi que la vitalité d'une théorie marxiste pour qui la structure n'est pas un épouvantail. L'intervention d'un psychanalyste, le même qui s'était proposé naguère de lire "l'imposture" proclamée d'Althusser, mais s'attachant cette fois à cerner le réel de son acte inconscient, posa la question de l'écriture du "sujet L.A.", faute de quoi on n'aurait parlé, à Cerisy, que d'un spectre.

Simultanément, le colloque **Construire le récit : histoire et poétique des chapitres** s'est attaché à étudier de près le rôle que joue dans la forme narrative un élément aussi discret qu'essentiel : le chapitre. Les différents contributeurs, dont bon nombre de jeunes chercheurs, se sont interrogés sur les multiples pratiques de composition des récits, dans des domaines aussi variés que la littérature, la bande dessinée, les séries télévisées, le cinéma ou même le rap. Plusieurs interventions consacrées aux approches quantitatives du chapitre en ont montré, dans une présentation aussi inédite que stimulante, les permanences et les variations dans de vastes corpus romanesques allant du XVIII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècles. Les discussions, aussi cordiales qu'approfondies, ont notamment conduit à souligner la fonction rythmique du chapitre, qui organise de façon très concrète le temps de la lecture, et façonne ainsi décisivement la réception des œuvres. Cette réflexion a été nourrie par la présence de plusieurs écrivains (Belinda Cannone, Jacques Jouet, Marie-Hélène Lafon), qui ont livré au travers d'entretiens et de performances d'écriture leurs pratiques, conscientes ou non, du chapitrage, que les participants ont pu expérimenter à leur tour lors d'un atelier d'écriture. L'équipe du projet ANR-Chapitres a par ailleurs donné un aperçu de la richesse des fonds du patrimoine capitulaire de l'IMEC, à travers la présentation de plans et de notes préparatoires issus de plusieurs fonds d'archives (de Jean Paulhan à Christiane Rochefort en passant par Alain Robbe-Grillet) et montrant comment les auteurs peuvent élaborer leurs récits à partir de cette "brique narrative". Durant cette semaine ensoleillée, des parties de football mêlant les générations ont concurrencé la pétanque et le ping-pong, et allègrement relié les deux manifestations parallèles.

Au début du mois de juillet, deux nouveaux colloques ont partagé les lieux.

Sous un soleil resplendissant, le deuxième colloque de Cerisy consacré à la danse, **Pratiquer le réel en danse : document, témoignage, lieux**, associant à parts égales artistes-chorégraphes et enseignants-chercheurs, a rassemblé dans la Laiterie une bonne quarantaine de participants. Se démarquant d'une approche strictement réflexive, il s'agissait d'inventorier et de problématiser les modalités d'articulation des pratiques de danse aux réalités sociales, politiques, historiques et géographiques contemporaines. Cette rencontre a abordé des objets et des formes variées : œuvres documentaires détournant l'espace fictionnel du plateau au profit d'une référentialité forte (documents, témoignages), pièces *in situ* et participatives activant le regard et la parole des habitants (lieux), ou encore dispositifs de médiation culturelle et d'accompagnement social mettant en jeu les pratiques somatiques. Au-delà de l'hétérogénéité de ces objets, une même focale a structuré les débats : comment mettre en relation les pratiques chorégraphiques avec une altérité fructueuse, quoique parfois violente, dont elles se nourrissent et qu'elles peuvent enrichir en retour ? Quels effets de l'art escompte-t-on alors et que veut-on à ce réel dans lequel tout à la fois on puise et s'engage ? Dans quelle mesure les pratiques chorégraphiques peuvent-elles devenir le lieu d'une production de savoirs critiques concernant des réalités et des situations extra-chorégraphiques ? Le temps long de Cerisy a permis de constituer une "communauté provisoire" autour de ces questions, avec une rare qualité d'écoute entre les participants. Outre la forme classique de la communication, certaines interventions ont adopté des formats plus atypiques. Ainsi de l'atelier-promenade proposé à l'abbaye de Hambye, du dispositif d'activation et de recueil des paroles conduit dans l'étable, ou des deux performances dans les salons du premier étage. Différents temps de discussion et d'exploration ont également eu lieu à l'Orangerie, dans les serres ou aux abords de l'étang. Faisant la part belle à l'informel et à sa sérendipité, les participants ont également joué de longues parties de ping-pong en soirée. Et pris part, pour quelques-uns, à la fête Saint-Pierre du village...

Non loin, dans la bibliothèque, le colloque **Segalen 1919-2019 : « Attentif à ce qui n'a pas été dit »** a rassemblé une quarantaine de participants dont plusieurs venus de pays étrangers : Allemagne, Angleterre, Canada, Chine, Écosse, Japon, Suisse. Il a réuni des auteurs de livres qui, depuis une trentaine d'années, ont fait date dans la recherche segalénienne, ainsi que des jeunes chercheurs autour de nouvelles approches (du contexte historique et philosophique des œuvres) et de nouvelles interprétations (issues d'études de la réception de ces œuvres par des auteurs du xx<sup>e</sup> siècle). Quand ils sont abordés sous l'angle des vues "postcoloniales" ou de "l'appropriation culturelle", les grands textes de Segalen (qui "vivait dans plus d'une langue", dont le maori et le chinois) permettent de penser notre monde contemporain. Ce colloque a offert pour la première fois une grande place à des traducteurs en allemand, anglais, chinois, japonais, qui ont débattu des traductions de deux poèmes du recueil *Stèles*. L'œuvre de Segalen a été saisie dans sa diversité : en plus des poèmes et des récits, il a été question des carnets de voyage, des photographies, des découvertes archéologiques. Enfin Delphine Brual a fait une lecture à haute voix de quelques *Peintures* et lettres de guerre, l'artiste plasticienne Dominique Fajnzang a présenté son montage vidéo "Voyage au pays du visage", et le peintre Ye Xin a réalisé une exposition de ses œuvres d'après *Peintures*. La visite de l'exposition *Fernand Léger à la lettre* au musée de Granville a prolongé d'une autre manière le dialogue entre un peintre et des poètes. Segalen écrivait que redonner vie aux grandes œuvres du passé est "source de joie", et ce colloque se situait bien sous le signe de la "gaya scienza" chère à l'auteur nietzschéen. Laquelle résonnait dans les conversations animées des repas, dans les chemins creux de la campagne, ou encore à la fête foraine du village...

Ensuite, la saison s'est poursuivie avec deux autres colloques "parallèles".

D'un côté, **La psychanalyse : anatomie de sa modernité (à partir des travaux de Laurence Kahn)** avait été organisé comme un temps de recherche avec la psychanalyste et historienne Laurence Kahn, et non comme une étude détaillée de ses livres ou une synthèse de sa pensée. Ayant en outre réuni de nombreux participants (certains venus d'Allemagne, de Belgique et du Canada), le colloque a pleinement rempli cet objectif, Laurence Kahn intervenant généreusement dans les discussions, parfois vives mais dénuées de tout dogmatisme. Le programme était conçu selon les divers axes qui ont orienté sa recherche : mythologie, cures d'enfants, œuvres littéraires (dont celle d'Imre Kertész), lien entre la psychanalyse et l'histoire. À l'arrière-plan, la question constamment active était celle de l'évolution de la psychanalyse, où se manifestent actuellement certaines tendances qui aboutiraient, sous couvert de modernité, à lui faire perdre ses "cros à venin", selon le mot de Freud qui, dès 1926, mettait en garde contre ce risque. Dans la cohérence d'une pensée rigoureuse, beaucoup de croisements ont été accomplis. Ainsi a-t-on pu entendre des communications de psychanalystes de tous horizons, mais aussi d'anthropologues, de philosophes, de linguistes, et de psychanalystes dont le travail se tourne vers des situations spécifiques (comme les échographies prénatales et les questions de genre). Quant à la séance de clôture, elle a essentiellement porté sur le dernier livre de Laurence Kahn : *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*. La richesse et l'intensité des débats qui ont eu lieu conduira à les intégrer à la publication des actes. Bénéficiant d'un temps exceptionnellement chaud, beaucoup ont eu plaisir à prolonger les discussions sur les terrasses ou à se promener dans les bois environnants. Les rencontres de hasard avec le colloque voisin ont trouvé de communs sujets de questionnement, comme "Œdipe est-il un superhéros ?" ou encore "Qui sont les parents de Batman ?".

De l'autre côté, la rencontre **Les superhéros : une mythologie pour aujourd'hui** a été l'occasion de revenir sur ces icônes des temps modernes. Une quarantaine de participants ont traversé l'histoire de l'imaginaire superhéroïque, de ses prémices dans le roman populaire français et le gothique anglais aux blockbusters contemporains. Les contributions ont mis en lumière une mutation récente des superhéros, troquant la superbe mythologique d'antan pour une implication citoyenne propice au traitement des débats actuels sur le genre, l'identité ou encore le handicap. La mondialisation du corpus a été mise en avant, avec des travaux portant sur l'Europe, l'Amérique latine et l'Asie. La dimension intermédiatique du phénomène a fait ressortir l'importance de centrer l'approche critique sur les personnages et l'évolution de leur caractère plus que sur les médias qui leur donnent vie. Le rôle déterminant des marques et de leurs logiques commerciales a également été souligné, invitant à l'émergence de *corporate studies* pour renforcer l'arsenal herméneutique des

études culturelles. La présence d'un bon nombre de jeunes chercheurs, intervenants ou auditeurs curieux venus participer aux échanges, a favorisé le dialogue intergénérationnel sur un sujet qui s'y prête tout particulièrement du fait de son inscription dans la durée. Les anciens lecteurs de *comic books* ont trouvé dans les amateurs de jeux vidéo des émules plus familiers qu'ils ne le pensaient. La réflexion sur la culture jeune et sa fonction de lien social s'en est trouvée enrichie. Le rapprochement a permis entre autres de mieux cerner le rôle des fans dans la définition, la promotion et la diffusion d'une érudition adaptée aux spécificités de la pop culture. Enfin le climat très ensoleillé a contribué à installer une ambiance fort chaleureuse et détendue, laquelle a culminé lors du traditionnel buffet du dimanche soir qui, à la suite du succès de l'équipe de France au Mondial de football, a pris des allures de célébration.

Puis le mois de juillet s'est achevé par deux nouvelles rencontres.

Huit ans après le colloque sur *Le langage totalitaire*, cette thématique est revenue avec **Les discours meurtriers aujourd'hui**. Conservant la référence à Victor Klemperer, cette semaine a permis de prolonger la réflexion sur le nazisme en donnant une place particulière à l'analyse du jihadisme contemporain (porté par Daesh). Réunissant auditeurs et intervenants de diverses origines (avec l'implication notable de jeunes chercheurs), il a élargi son champ à d'autres discours qui avaient pour caractéristique commune d'avoir préparé ou accompagné des meurtres de masse : par exemple au Rwanda en 1994, ou au Cambodge avec les khmers rouges. Des interrogations se sont également focalisées sur les chants politiques de l'ANC en Afrique du Sud, les discours médiatiques autour du conflit israélo-palestinien, le discours politique français face aux attentats, les séries américaines et les jeux vidéo. En plaçant au cœur d'elle-même la question du rapport entre discours et actes, la dénomination "discours meurtriers" a permis le repérage de traits caractéristiques, ainsi que le relevé de modes opératoires et d'enjeux sociaux propres à ces énoncés. Dans un esprit interdisciplinaire, ces sujets ont été abordés sous plusieurs angles : la sémiologie, la linguistique, la psychanalyse, le droit, l'histoire, les sciences politiques, les sciences de la communication, la pratique clinique ou préventive. Le colloque s'est enfin arrêté sur des formes de résistance telles que les productions artistiques qui, alors même qu'elles interrogent l'effacement des traces, affirment la puissance de la création à les faire renaître, à leur redonner vie. Ainsi les participants ont approché, dans un échange avec les auteurs, les démarches créatrices qui ont donné lieu au livre de Sabine Olewkoewicz Cann (*Aller, Retour. Voyages dans le temps...*) et à l'installation photographique de Susanne Müller. Sous un soleil radieux, le charme du lieu a permis que les débats se prolongent à table ou dans le parc du château.

**Que nous disent les best-sellers ?**, telle était la proposition originale qui a rassemblé, dans la Laiterie, des chercheurs issus aussi bien de l'histoire du livre que de la sociologie de la lecture ou encore de la théorie littéraire. Le pari de l'interdisciplinarité s'est révélé une complète réussite : d'une part le best-seller a pu être observé comme un dispositif éditorial, d'autre part comme un système de valeurs spécifiques distinctes de la littérature entendue de façon restrictive. La notion de best-seller a confronté la sensibilité de chacun aux hiérarchies littéraires, à la peur du déclin et a interrogé la structuration même des études littéraires. Loin de se limiter à considérer les auteurs de best-sellers et leurs lecteurs comme des entités abstraites, ce colloque est allé à leur contact : d'abord à la médiathèque de Saint-Lô avec Michel Bussi, puis par Skype avec Marc Lévy ou encore par vidéoconférence avec Martin Winckler. La table ronde avec les professionnels de la chaîne du livre, notamment de Normandie (Arnaud Coignet, librairie Ryst de Cherbourg, et Pascale Navet, médiathèque de Saint-Lô), a aussi été un grand moment. Lors de l'échange entre François Laurent (patron d'Univers Poche) et Marie-Rose Guarnieri (librairie des Abbesses et fondatrice du prix Wepler, soutenue par la Fondation La Poste), la confrontation de deux visions du succès du livre a concouru à décloisonner le questionnement du best-seller. Bousculant bien des présupposés, cette semaine aura ainsi dégagé du best-seller les caractéristiques suivantes : la diversité de ses formats éditoriaux et leur prédilection pour la sérialisation (dans l'univers papier comme sur internet), la reconfiguration des hiérarchies culturelles qu'il engendre, la réappropriation nationale de ses standards, la maîtrise efficace de la fiction narrative par ses auteurs, l'ancienneté de son histoire, la montée en puissance des lecteurs qui le dévorent... Autant de trouvailles qui appelleront d'autres colloques sur la complexité des reconfigurations de la lecture et de l'écriture aujourd'hui.

Au début du mois d'août, ont suivi un colloque et un séminaire.

Dans le prolongement du colloque 2016 *Jardins en politique*, auprès de Gilles Clément, une soixantaine de participants se sont réunis autour de la question des **Brassages planétaires**. Gilles Clément a ouvert la rencontre par la lecture de l'introduction de son ouvrage *Éloge des vagabondes*, qui avait été préalablement soumise aux intervenants. La trentaine de communications (philosophiques, poétiques, scientifiques, sociologiques) ambitionnait de croiser les regards entre l'humain, le végétal et l'animal tout en établissant, sans esquiver les controverses, un parallèle entre tous les brassages. La prudence vis-à-vis du rapprochement humain/végétal a été de mise en début de semaine pour aboutir, en fin de parcours, à une relation fructueuse. Ce débat a notamment été alimenté par une approche théorique et tectonique des êtres, une réflexion d'écologie sur l'*ici* et l'*ailleurs*, une remarquable évocation des abeilles en mouvement, une analyse des migrations comme proposition politique. La grande marche vers le Mont Saint-Michel fut une agréable parenthèse permettant de reprendre souffle et d'esquisser de nouveaux liens. Tout comme les contes de Sylvie Mombo, qui ont offert des voyages poétiques vers l'Afrique. Le dimanche, la trentaine de variétés de tomates qui murissaient dans le potager où Yann Lafolie les avait plantées quelques mois plus tôt, complétées par d'autres apportées spécialement pour la dégustation, ont alimenté un buffet planétaire hors du commun... Enfin, les étudiants de l'École Nationale de Paysage de Versailles-Marseille ont su extraire, des différentes interventions, certaines phrases-clefs qu'ils ont inscrites sur des tuiles d'ardoise, et judicieusement disposées au pied de certains arbres du parc. En clôture, Gilles Clément a lu une nouvelle introduction de l'*Éloge des vagabondes*, enrichie des apports de tous les intervenants. À l'initiative d'un collectif de contributeurs, les apports décisifs de ce colloque ont débouché sur une tribune parue dans *Libération* (le 21 septembre) intitulée "Migrer, une condition d'existence du vivant".

Conjointement s'est déroulé l'annuel **Séminaire de textique**, dont l'intitulé était *Réapprendre à écrire*. Il s'est amorcé par le rappel d'une claire distinction entre l'approche dominante de l'écriture (qui réduit les résultats de celle-ci à une propriété d'auteur) et la pensée textique (qui la conçoit comme élaboration partagée d'une matérialité commune). Il est vite apparu que l'acte de réapprentissage est fortement contrarié par la première (en ce que la propriété d'auteur exclut tout apport de l'autre) et largement favorisé par la seconde (en ce que le partage d'un même objet de travail ouvre la possibilité d'une entraide et, par suite, d'enseignements mutuels). Puis, après un retour sur les concepts majeurs, les travaux écrits transmis au préalable ont fait l'objet de discussions aboutissant, le plus souvent, à la réécriture de certains passages valant comme autant de micro-réapprentissage. Alternant le traitement de questions théoriques (dont l'extension du concept d'écrit en textique) et l'examen d'objets particuliers (dont plusieurs extraits de romans distincts), le séminaire a consacré chaque fin d'après-midi à un atelier d'écriture de fiction basé sur un programme à contraintes. Ce lien entre théorie et pratique ne manquera pas de rebondir, en 2019, lors du colloque dédié aux travaux de Jean Ricardou qui fut d'abord un écrivain majeur du *Nouveau Roman*, puis le fondateur de la textique.

À la mi-août, deux rencontres toutes deux littéraires ont conjointement animé les lieux.

Le colloque **Aragon vivant** a rassemblé une cinquantaine de participants, dont vingt-quatre conférenciers, le jeune âge du tiers d'entre eux montrant que, pour les études aragoniennes, il existe une relève consistante. L'enjeu était de se demander comment un auteur survit, et par quels ressorts il trouve au-delà de sa mort une postérité toujours actuelle. Dans le cas d'Aragon, la complexité de son œuvre, riche de contrebandes et de sous-entendus vis-à-vis d'une orthodoxie qui bridait autant qu'elle confortait son talent, permet de déplier aujourd'hui des interprétations renouvelées que les premières lectures n'avaient pas explorées : le recul vis-à-vis des fameuses "circonstances", et d'une idéologie dont lui-même s'est longtemps réclamé, remet en perspective bien des textes. Sur le plan de la transmission, il est certain que la chanson (plus de deux cents poèmes d'Aragon mis en musique à ce jour) aura beaucoup contribué à renouveler le lectorat de cette œuvre. Aussi la réflexion autour d'Aragon vivant ne pouvait se mener sans son secours : Liselotte Hamm et Jean-Marie Hummel, venus d'Alsace, ont animé pendant trois jours le château en interprétant toutes sortes de chansons, pas seulement d'Aragon puisqu'ils ont aussi, au grenier, donné un "cabaret franco-

allemand" auquel les novariniens se sont joints. Mais cette œuvre ainsi exaltée par la musique le fut aussi par la peinture, les collages, le dessin ou le journalisme dont il fut beaucoup question, à travers notamment la politique éditoriale et la mise en pages des *Lettres françaises*. Le cinéma permit d'autres échappées, ou motifs de croisements. L'œuvre multiforme d'Aragon, qui éclate dans tant de directions, n'a donc pas fini de nourrir la critique et de ravir multiples regards.

Réunissant chercheurs, acteurs, auteurs, metteurs en scène et traducteurs, le colloque **Valère Novarina : les quatre sens de l'écriture** a fait renouer Cerisy avec le théâtre. À cet égard, il faut saluer la généreuse présence de Valère Novarina tout au long de la semaine, dont les lectures ont alterné avec les interventions des chercheurs, autorisant un dialogue fécond entre la théorie et la pratique. Cet échange a été enrichi par les soirées artistiques, lors desquelles quatre des meilleurs interprètes de l'œuvre novarinienne (André Marcon, Leopold von Verschuer, Agnès Sourdillon et Christian Paccoud) ont fait partager à tous, et en particulier à ceux qui découvraient l'auteur, l'expérience vivante de ce théâtre singulier. Grâce à une exposition dans l'étable, on put aussi découvrir le travail graphique et pictural de Novarina. La ferveur et la bonne humeur qui ont marqué ce colloque sont à l'image d'une œuvre dynamique et protéiforme (théâtre, poésie, essai, peinture) : réputée illisible, elle arrache le lecteur à sa tranquille humanité, à sa commode immobilité, pour l'entraîner dans un tourbillon de signes et de formes, dans un espace polyphonique et polymorphe animé par une perpétuelle tension entre parole et silence, humanité et animalité, vide et plein, représentable et irreprésentable, visible et invisible, respirable et irrespirable, fini et infini, même et Autre. Cet espace novarinien, les intervenants l'ont parcouru en tous sens, empruntant les pistes théologiques, philosophiques, dramaturgiques, poétiques, ou encore topologiques. Une semaine dense et enjouée qui aura ainsi, sur cette œuvre d'une grande puissance théorique et pratique, à la haute portée éthique et esthétique, jeté de vivifiants éclairages.

À la fin du mois d'août, deux autres manifestations se sont déroulées.

L'une a consacré une semaine d'échanges autour de **Goethe : l'actualité d'un inactuel**. Pour renouveler la perception du grand auteur, la discussion s'est portée principalement sur la dernière période de sa production, au cours de laquelle il s'est montré peut-être le plus jeune... Les participants venus de différents pays ont ainsi traqué, derrière la figure convenue du "classique", les secrets de la création et l'émergence d'un "second auteur". En abordant les œuvres du scientifique comme le *Second Faust* (peu compris), le dernier roman intitulé *Années de voyage de Wilhelm Meister* (peu lu), ou encore le *Divan oriental-occidental* (mal lu), une expérience conviviale de redécouverte s'est produite. Les réflexions générales ont été ponctuées par des ateliers de lecture intensive, nourris de commentaires précis. Goethe, qui entretenait un rapport étroit à l'art, à la poésie, au théâtre, aux Lumières, était aussi traducteur (notamment de Diderot). Une soirée de lecture commune avec le colloque parallèle fut consacrée au genre de l'Élégie, puis une autre soirée à "Goethe en musique" : à travers les mélodies de compositeurs de différents pays (de Schubert à Busoni et Medtner), le baryton Julien Ségol et le pianiste Kunal Lahiry apportèrent à l'ensemble la touche de l'expérience esthétique. La conclusion fut livrée par un entretien jubilatoire avec le romancier suisse Adolf Muschg, fin connaisseur de l'œuvre goethéenne qu'il glisse en plusieurs de ses textes. Lors du départ, quelqu'un évoqua un "colloque mémorable".

L'autre rencontre avait pour titre **Hélène Bessette : l'attentat poétique**, et pour objet de faire découvrir l'œuvre de cette écrivaine. Cette rencontre qui s'est pour une large part tenue dans la Laiterie, sur la base de communications peu nombreuses mais laissant place à des débats intenses, s'est révélée une expérience essentielle pour tous les participants. La volonté des organisateurs ayant été de structurer un savoir trop longtemps dispersé, c'est donc à Cerisy que sera née une communauté de travail nommée le "Gang du Roman Poétique". Très vite s'est manifestée la nécessité d'inscrire dans la durée les Études Bessettiennes qui seront hébergées à l'Université. Le choix de commencer les journées par des lectures dans l'Orangerie a été apprécié par tous. Elles se sont poursuivies en soirée par des moments informels où chacun se saisissait d'un texte pour en offrir une lecture, jusqu'aux spectacles méticuleusement préparés : *Lili pleure* par Magali Montoya et Gilles Aufray, *Ida* par Anaïs de Courson, *Grande Balade* par Claudine Hunault et Cédric Jullion, ces derniers ayant aussi proposé une prestation lors de l'émouvante soirée d'« Élégies croisées » avec le



colloque voisin. La présence des deux fils d'Hélène Bessette, concernés par le sort des écrits de leur mère, a donné au colloque une dimension émotionnelle très forte, accentuée par certaines surprises, comme l'arrivée de photographies inédites envoyées de Nouvelle Calédonie, ou encore la révélation d'une enquête indiquant les lieux qu'Hélène Bessette a traversés en Angleterre. Cette manifestation a révélé une multiplicité dans l'œuvre, et chacun en a été transformé... Les actes du colloque constitueront, à n'en pas douter, le premier pilier d'une nouvelle recherche.

Enfin les cinq derniers colloques de la saison, accueillis seuls, ont bénéficié de tous les espaces offerts par le site.

Le colloque **Nouveaux enjeux prospectifs des territoires et co-construction des stratégies**, organisé par l'Institut CDC pour la Recherche, a rassemblé une soixantaine de personnes venant de divers horizons (géographes, économistes, chercheurs en aménagement du territoire et urbanisme, mais aussi experts, techniciens, élus, étudiants, entrepreneurs) pour débattre des enjeux actuels de la prospective territoriale, avec l'idée que son renouvellement est fortement lié aux mutations (écologiques, numériques, politiques, institutionnelles) qui affectent les territoires. Dans un cadre convivial et vivifiant, les interventions ont permis de faire le point sur la nécessité de penser le développement de manière différenciée selon les territoires, de sortir des modèles classiques pour laisser place aux initiatives d'écosystèmes locaux et entrepreneuriaux, de favoriser l'animation et les coopérations territoriales. Une table-ronde réunissant des acteurs normands (élus et techniciens) sur les enjeux et les outils de la prospective a confronté les travaux des chercheurs aux problématiques que rencontrent les communautés urbaines de Saint-Lô, de Caen ainsi que le département de la Manche et la Région Normandie. Des perspectives de recherches communes ont été identifiées concernant la question de l'évaluation et du changement d'échelle. Enfin, à l'instar de l'exposition de photographies, installée dans l'étable, sur les zones d'activités économiques, ou de la visite du château, quelques moments de respiration ont favorisé des échanges informels, des rencontres et des retrouvailles. Ainsi, selon l'avis des organisatrices, "que ce soit dans les territoires comme à Cerisy, l'informel, l'immatériel et l'implicite comptent".

Plus de quatre-vingt-dix participants, toutes générations confondues, se sont ensuite rejoints au colloque **L'usage des ambiances**, qui se proposait d'ouvrir de nouvelles pistes de réflexion en convoquant une communauté de chercheurs, écrivains, artistes et autres spécialistes de la question dans l'exigence de leurs explorations singulières. Ayant alterné avec la confrontation des points de vue, les expériences communes des différentes situations, déployées au fil des journées, sont venues élargir les consciences, plus attentives à l'autre et à l'espace. Le pari des divers formats d'intervention (théorique avec les chercheurs, imaginé avec les écrivains, expérimental avec les artistes) a provoqué un déplacement inattendu des idées et une attention au *comment* du travail de chacun. L'insistance du questionnement de la présence à l'espace a révélé des trouées dans l'autorité formelle et la vigilance des participants. Les directeurs ont insisté pour formuler leur ressenti de la manière suivante: "il était temps que le ciel de courges de la bibliothèque de Cerisy s'épanche sur les questions des ambiances, et s'émanche à la manière d'une fabrique de signes du temps. Du temps ensoleillé qui a traversé ce colloque. Des temps rythmés au fil de journées denses. Du temps des cloches et celui des repas. Le temps du cinéma et le brouillard des voix. Les chuintements des radios et les champs sonores. Le temps des espacements et l'échelle des situations. Le temps de l'histoire et la durée de la conscience... En fait, le temps de se rendre compte que l'on n'a pas tout compris de ce qui nous est arrivé là, mais qui nous a fait penser comme courges au vent".

Mi-septembre, **Le travail en mouvement** a permis à des chercheurs de différentes disciplines comme à des praticiens d'entreprise, des acteurs syndicaux ou encore des responsables d'organismes internationaux (au premier chef, le BIT) de débattre sur les transformations du travail contemporain. Plusieurs thèmes ont fourni matière à discussion à l'occasion de conférences, de tables rondes et d'ateliers : le travail à travers les mots et les chiffres, les nouvelles formes d'organisation du travail à l'heure du numérique, les compétences de demain, les régulations juridiques du travail et de l'emploi, le dialogue social, les entreprises libérées, les temporalités du travail, les expérimentations territoriales en matière d'emploi. Le groupe a également visité trois entreprises de la Manche (Crescendo, Donaldson, La p'tite Coop) qui ont présenté leurs activités,

leurs modes d'organisation, leurs perspectives de développement. Deux soirées ont été consacrées aux représentations du travail : l'une dédiée à l'œuvre du cinéaste allemand Harun Farocki, l'autre aux images du travail dans la littérature contemporaine. Les participants ont aussi confectionné collectivement une carte mentale du travail en mouvement révélatrice d'une série d'oppositions structurantes : mutations du travail versus reconfiguration de l'emploi, nouvelles contraintes versus promesses d'autonomie, délibération versus paroles inutiles... La synthèse des présentations, des discussions, des visites et des ateliers proposée par le groupe dynamique et soudé des doctorants a mis en lumière deux points d'accord : la nécessité de mettre en discussion le devenir possible de la subordination dans le contrat de travail, celle de prendre au sérieux les multiples leviers d'action sur l'évolution du travail. La dernière journée du colloque a été l'occasion d'un échange dense avec des cadres du conseil départemental de la Manche, dont plusieurs avaient participé aux travaux.

Est venu ensuite un colloque réunissant des universitaires, des praticiens de la scène et des acteurs de la médiation pour cerner, autour de la question **Reenactment / Reconstitution : refaire ou déjouer l'Histoire ?**, une notion devenue incontournable dans les pratiques culturelles : le rejeu ou la restitution des passés. Cette enquête est une première en France, la recherche s'étant jusqu'alors surtout développée en anglais. Le colloque s'est attaché, non à fixer une définition du *reenactment*, mais à en déployer la polysémie. *Reenact* est apparu comme l'expérimentation d'un rapport complexe au temps, un pliage et un dépliage du présent et du passé questionnant l'évolution des représentations de l'histoire, que celle-ci soit récente (refaire le premier festival de Cannes, annulé en 1939) ou lointaine (reconstituer des manières de vivre de l'Ancien Régime). Cette activité permet ainsi de redécouvrir des savoirs disparus, mais aussi d'expérimenter des formes de muséographie immersive (lorsque le public est invité à se mettre "dans la peau" de personnes vivant à une autre époque). Même si le *reenactment* se veut un vecteur d'éducation et de recherche sur les représentations des sociétés précédentes, il offre à un large public la possibilité de se réapproprier l'histoire de manière ludique, en jouant sur des mémoires partagées, voire des représentations fantasmées. La richesse du concept de *reenactment* exigeait la multiplication des points de vue, ce qui a été rendu possible par la variété internationale des intervenants, mais aussi par l'implication active d'étudiants, qui ont chaque jour proposé des regards critiques sur les exposés. Sur le versant pratique, les participants ont testé des ateliers allant de la restitution des gestes des lutteurs médiévaux à des performances d'artistes. Pendant cette semaine radieuse, Cerisy est apparu aux organisateurs "un lieu exceptionnel pour une telle exploration, où chaque été se rejoue l'aventure de Pontigny". À la satisfaction de tous, le colloque s'est conclu par une matinée au Mont Saint-Michel, avec une visite des lieux généreusement conduite par Xavier Bailly (administrateur de l'abbaye), suivie d'un échange avec François Jeanneau (architecte en chef des monuments historiques).

Clôturent la saison, la rencontre sur **L'architecture en Normandie à l'âge classique (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)** a poursuivi l'examen et la valorisation du patrimoine bâti de la région, commencé au cours de deux précédents colloques de Cerisy consacrés à l'architecture du Moyen Âge (1994) et de la Renaissance (1998). Une soixantaine de personnes, où se mêlaient fidèles habitués et nouveaux participants, y ont pris part dans l'écrin apprécié que constituaient le château et son parc. Les attraits habituels du site se doublaient, dans ce cas, de l'intérêt d'offrir la possibilité aux spécialistes et aux auditeurs de réfléchir ensemble à l'intérieur d'un édifice coïncidant avec leur sujet d'étude, les pavillons bastionnés du château constituant ainsi l'un des sujets récurrents de discussion, notamment à l'occasion de la visite révisée du monument. Une journée à Caen a en outre permis de tenir l'une des séances à l'hôtel de ville et d'observer ses remarquables bâtiments du XVIII<sup>e</sup> siècle, avant de visiter différents autres monuments, peu connus (comme l'ancien couvent de la Visitation) ou fort célèbres (comme l'abbaye aux Dames). En explorant le cadre historique, le rôle des villes, les grandes demeures et leurs jardins, l'architecture religieuse et son décor, les communications ont mis en évidence les liens qui, dans le domaine architectural, se sont progressivement noués entre Paris et la Normandie. Les débats ont également permis de préciser les sources disponibles et les différentes pistes qui pourraient prolonger les recherches sur un domaine qui conserve un potentiel considérable. La richesse du programme et des réflexions n'a pas diminué l'importance des moments conviviaux qui ont rythmé le colloque : échanges, récitals et jeux endiablés s'étant succédés durant les soirées, des caves au grenier du château.

Laissez-nous ajouter que, pour avoir une idée plus complète de nos activités, le Centre diffuse une *Newsletter* à laquelle il est facile de s'inscrire ([www.ccic-cerisy.asso.fr/lettreinfo.html](http://www.ccic-cerisy.asso.fr/lettreinfo.html)). Outre les nouvelles du CCIC dont les publications récentes, elle indique les conférences mises en ligne sur la **Forge numérique** de Caen ([www.unicaen.fr/recherche/mrsh/forge/taxonomy/term/655](http://www.unicaen.fr/recherche/mrsh/forge/taxonomy/term/655)) et **France Culture plus** ([www.franceculture.fr/conferences/maison-de-la-recherche-en-sciences-humaines](http://www.franceculture.fr/conferences/maison-de-la-recherche-en-sciences-humaines)).

Pour 2018, vous pouvez écouter les 31 conférenciers que voici selon l'ordre chronologique des colloques : Luc Daireaux, Charlotte Bouteille-Meister & Fabien Cavallé & Estelle Doudet & Denis Hüe & Tiphaine Karsenti (*Réforme en spectacles*), Florent Perrier (*Théorie critique*), Pascal Nouvel (*Rapport affectif aux lieux*), Emmanuel Guy (*Art paléolithique*), Emmanuel Terray (*Althusser*), Marc Douguet (*Poétique des chapitres*), Leslie Cassagne (*Réal en danse*), Colette Camelin (*Segalen*), Françoise Coblençe (*Psychanalyse*), Victor-Arthur Piégay (*Superhéros*), Maéva Clément & Éric Sangar (*Discours meurtriers*), Michel Murat et Matthieu Letourneux (*Best-sellers*), Emmanuelle Hellio et Antoine Hennion (*Brassages planétaires*), Daniel Bournoux (*Aragon*), Christine Ramat (*Novarina*), Werner Wögerbauer (*Goethe*), Claudine Hunault (*Bessette*), Olivier Bouba-Olga (*Enjeux prospectifs des territoires*), Pierre-Damien Huyghe et Philippe Simay (*Ambiances*), Yves Clot (*Travail en mouvement*), Anne Bénichou (*Reenactment*), Claude Mignot (*Architecture en Normandie*).

En outre, veuillez noter que les entretiens réalisés à Cerisy, en 2018, par Sylvain Allemand (secrétaire général de l'AAPC) sont consultables sur le site **Média Paris Saclay** ([www.media-paris-saclay.fr](http://www.media-paris-saclay.fr)). Y sont interrogés, à l'occasion du colloque *Saisir le rapport affectif aux lieux*, Jacques Glowinski, ainsi que, pour les *Brassages planétaires*, Sylvie Mombo et Patrick Moquay.

Souhaitant que la vivacité artistique et intellectuelle dont témoigne, en sa variété renouvelée, ce compte-rendu de la saison 2018, et que les thèmes retenus pour **2019** (que vous trouverez au verso), vous donnent envie de nous retrouver bientôt en Normandie, nous vous remercions de votre soutien et vous adressons, avec toute l'équipe du Centre, nos meilleurs vœux pour la prochaine année.



Edith Heurgon



Dominique Peyrou

co-directeurs du CCIC

PS : Vous trouverez également, sous ce pli, le reçu à usage fiscal de vos don et cotisation à l'Association pour **2018** (sauf pour celles et ceux qui, sur demande, l'ont déjà reçu).